

«Discours prononcé par Monsieur André Malraux aux assises de Lille, le 12 février 1949». Sténotypie de 8 pages. / De larges extraits ont paru sous le titre «“Il faut que le langage de la France soit tenu”», *Le Rassemblement* [Paris], n° 96, 19 février 1949, p. 4.

---

**André Malraux**

### **Il faut que le langage de la France soit tenu**

*Le Rassemblement, 19 février 1949*

André Malraux, improvisant ses discours, nous publions d’après une sténotypie les principaux passages de celui qu’il a prononcé à Lille, à la clôture des Assises. Ayant évoqué la campagne du Timbre de Salut public, le délégué général à la propagande du R.P.F. poursuit :

— J’ai cité à Marseille la phrase fameuse de Duguesclin sur sa rançon. Eh bien ! si ces lettres qui arrivaient surtout sur le poignant papier des pauvres, n’étaient pas la rançon de la France, assurément elles étaient, au général de Gaulle, l’offrande de la pauvreté. J’ai pensé ce jour-là à l’histoire fameuse de François d’Assise au milieu des mendiantes, prenant la première et lui disant «Puisque je ne peux pas vous embrasser tous, permets-moi d’embrasser la pauvreté sur ton seul visage». Compagnons, un jour il y aura un Musée de France où se trouvera aussi une seule lettre, celle que nous avons reçue avec son timbre, le mot «Merci» écrit d’une écriture maladroite, et l’en-tête de l’Assistance Publique.

Parler sérieusement de notre propagande, qu'est-ce que c'est, sinon parler d'abord de ce qui nous unit, chercher ensemble ce qui nous unit ? Nous sommes des mandataires de tous ceux qui nous ont fait confiance. Qu'avons-nous donc tous de commun ?

D'abord, évidemment, une idée de la France. J'hésitais à rapporter devant le général de Gaulle la scène historique, ou supposée telle (je la crois d'ailleurs exacte), qu'ont racontée, après la mort de Roosevelt, les journaux américains : le général de Gaulle se trouve en face du Président qui lui dit : «Vous combattez pour votre pays, comme d'autres généraux; on ne peut que vous en féliciter; mais il faut que la politique de la France demeure fluide». Et le général de Gaulle répond qu'il ne s'agit pas de généraux : «Je parle, en ce moment, ici, le langage de la France; si d'autres le parlent aussi, c'est bien; mais il faut que ce langage soit tenu, même si je suis seul à le tenir».

Ce qui nous unit d'abord, c'est ça.

Ensuite, et ceci est plus subtil : en quoi notre fidélité à la France diffère-t-elle de celle des autres ? Car, enfin, nous ne prétendons pas être les seuls Français fidèles.

D'abord, en ce que nous sommes fidèles à la France, dans sa part légendaire, c'est-à-dire dans sa part exemplaire. Nous avons choisi notre France. «Mais, nous dira-t-on, cet élément légendaire existe dans toutes les nations». Bien entendu ! Et il y a eu pendant des siècles une longue fidélité à ce qu'on pouvait appeler l'honneur d'être homme. Mais ce grand honneur, à quoi certains se sont si longtemps attachés, nous le sentons fuir de ce pays comme l'eau fuit les mains. Et nous disons, nous, que nous entendons qu'il demeure en France.

Tout cela peut sembler un peu archaïque. Attention ! Qu'est-ce qu'il y a en ce moment dans ce pays ? Il y a nous, les communistes et rien.

Rien, ou bien des gens qui sont vaguement liés à eux, et des gens qui sont vaguement liés à nous. Les gens «vaguement liés» pendant les batailles, portent les armes ou soignent les blessés...

Que sont les communistes dans ce qu'ils ont de meilleur ? Pas les propagandistes de la Guépéou qu'ils cachent. Ils sont un rêve, celui de la justice sociale. Que seraient-ils d'autre ? Le nombre ? Il y a 673.000 membres du parti communiste sur 14 millions

de salariés. Le marxisme ? Le marxisme est arrivé au pouvoir dans la Russie des Tsars, dans le pays d'Europe le plus illettré. Enfin, l'intérêt ? Compagnons, personne ne meurt pour de l'argent. Oui, le régime social est mauvais, oui, la condition ouvrière est la plus mauvaise qu'on ait connue depuis cent ans (avec les communistes au pouvoir, ou pas au pouvoir !), mais personne n'est jamais mort pour une augmentation de salaire. Un homme ne meurt que pour ce qu'il pense.

Pour qu'un monde soit un monde, il faut de grands rêves et la volonté inlassable de les incarner. Comme au temps des luttes contre l'Islam, de tels rêves violents et lourds de volonté sont en cause; et cette fois, comme les autres fois, il ne restera de ceux qui n'auront pas combattu pour eux que la trace des esclaves ou la vaine poussière des armées vaincues.

Voilà ce qui nous lie. Voilà pourquoi nos divisions ne comptent pas. Et peu importe qu'on se bouscule, quand c'est pour avancer.

Il y a eu deux événements capitaux depuis Marseille; le premier en Chine, le second en Afrique.

D'abord la Chine; la guerre des continents a commencé. Est-ce que Mao est communiste, ou n'est pas communiste ? Ça n'a pas grande importance, mais en définitive, il serait peut-être plus prudent de regarder ce qui se passe. N'oubliez pas qu'en Chine, les Russes ont eu une première expérience. Je doute qu'ils l'aient oubliée. Instruits par elle, ils sont en train d'étendre leur menace sur toute l'Asie. Déjà Nehru dit qu'il ne lui restera plus que quelques années à exister, si les choses continuent ainsi.

L'Indochine ! On ne comprend donc pas que le problème indochinois a changé ! et qu'il ne s'agit absolument plus de savoir ce que c'est qu'une négociation avec Ho Chi Minh ou un autre; il s'agit de savoir ce qui se passera pour nos compagnons combattants, le jour où, à la frontière du Tonkin, va arriver la véritable armée chinoise.

Est-ce qu'on aura après, un super-Empire, ou les Soviets asiatiques, nul n'en sait rien. Mais telle est la menace à échéance, en face de laquelle nous nous trouvons tous.

On avait essayé, pendant la guerre, de préparer l'Afrique comme une sorte de réservoir éventuel, dans le cas d'une guerre longue. Le travail n'était pas achevé lorsque

la guerre cessa; mais, bien qu'il soit lui aussi à échéance, nous avons, maintenant, en Afrique, des possibilités comparables à celles qui furent, pour l'Amérique du Nord, la marche vers l'Ouest et la ruée vers l'or.

Les Anglais qui le savent sont en train d'émigrer en Afrique australe, en nombre considérable. Et nous venons, nous, de commencer l'exploitation des mines de Guinée, avec à peu près cinq fois la teneur d'or du Cap.

Vous comprenez bien où je veux en venir : que nous prenions en main notre Afrique (pas l'Afrique entière, mais la nôtre, et ça fait déjà quelque chose !), alors la France reprendra son rôle, alors le problème colonial sera transformé, et la vieille haine coloniale disparaîtra, comme ont disparu les haines des guerres de religion; dans la ruée vers l'or, on ne fait pas de politique. Alors, il y aura une place pour les Arabes, alors il y aura une place pour ces indigènes évolués qui veulent avant tout la mise en valeur de l'Union française; alors il y aura une Union française, parce que, alors, au lieu d'une fédération de misères, il y aura une fédération d'énergies.

C'est notre place reprise en Europe, c'est notre influence trouvée sur nos voisins immédiats. C'est enfin la possibilité de retrouver notre vieux langage à la fois d'audace et de liberté – et de jeter un continent dans la balance des continents.

La perspective peut sembler un peu vaste. Mais l'histoire est faite d'efforts modestes et acharnés, et si l'on devait la définir, ce serait d'abord par l'acharnement.

On m'a demandé de vous rappeler un souvenir que j'ai évoqué devant nos représentants ouvriers de Paris, la semaine dernière.

Je me trouvais vers 1942, en Corrèze, lorsque furent exécutés les premiers maquisards de la région. Les Allemands avaient laissé les corps à la mairie, et décidé de les ensevelir à l'aube.

Une coutume corrézienne veut que, lorsque des morts vont être ensevelis, chacun des habitants du village vienne au cimetière et les accompagne par la pensée en se tenant sur la tombe de sa propre famille.

Les Allemands arrivèrent donc à la fin de la nuit; et lorsque le jour se leva, ils virent non seulement tous les habitants du village devant les tombes, mais trois mille

paysannes avec le fichu des veuves, sur toutes les tombes abandonnées, et au pied des arbres de la forêt proche. Et ils ensevelirent les corps sans rien dire.

C'est de ces mêmes bois que devait sortir plus tard, le maquis auquel se rendit la première division allemande qui capitula devant les Forces de l'Intérieur.

Compagnons, comme alors, une France de figures silencieuses, une France veuve de la générosité qu'elle apporta au monde, veuve de sa Libération, veuve d'elle-même, – une France trois fois veuve est autour de vous dans la nuit, sous ses arbres et sur ses tombes. Nous disons que nous lui serons fidèles. Que nous lui rendrons ses vieilles mains usées au destin du monde ! En unissant notre volonté et notre âme collective à l'homme qui est ici. Pour qu'elle devienne notre droit et son droit. Et parce que la France a besoin, depuis trop longtemps, d'un chef qu'elle puisse regarder sans avoir envie de rire.